

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, 323 Conté et Bienville.

Printed at the Post Office of New Orleans at Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 50 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 16 mai 1910.

Table with 2 columns: Time (h. du matin, Midi, P. M., 6 P. M.) and Temperature (21, 25, 26, 26).

Les funérailles d'Edouard VII.

Il a été définitivement décidé au palais de Buckingham que le corps d'Edouard VII serait exposé, dès ce matin, dans "Westminster Hall."

Le transport de la dépouille mortelle du roi donnera lieu à une cérémonie aussi imposante et impressionnante que celle des funérailles vendredi prochain; le civil et le militaire y prendront part, et la capitale plus que jamais sera plongée dans la tristesse.

Le cercueil sera placé sur un caisson, et le roi régnant, les princes de la couronne et tous les invités royaux ainsi que les membres de la maison royale, les dignitaires, officiers de la marine et la cour de la reine marcheront derrière.

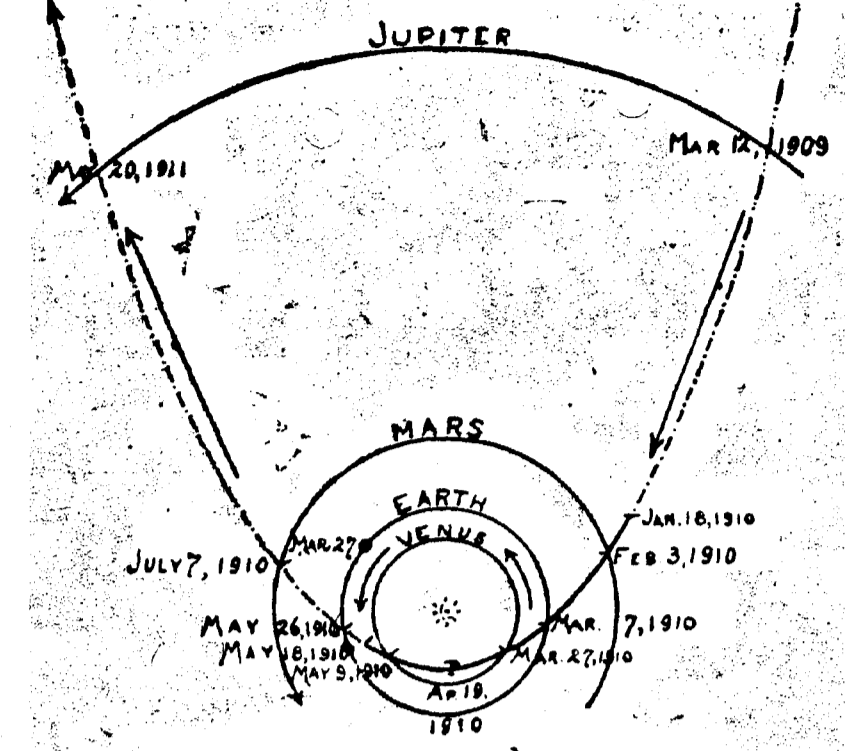
Dans Westminster Hall la compagnie des Grenadiers du défunt roi aux ordres de laquelle sera confié le cercueil, placera le corps sur le catafalque où il reposera jusqu'au moment d'être mis au tombeau; puis l'archevêque de Canterbury officiera à un service qui suivra et auquel seule assistera la famille en deuil. Après cela, le peuple pourra jusqu'à vendredi soir contempler une dernière fois les traits du souverain qui le quitte.

Les derniers détails de la cérémonie de vendredi ne sont pas encore arrêtés; mais il a été décidé que le caisson sur lequel sera placé le cercueil sera tiré par des marins jusqu'à Windsor où les derniers honneurs seront rendus à l'illustre mort.

Le roi George, la reine Marie, la reine-mère et la famille royale entière ont assisté à un service religieux célébré dans la salle du trône au Palais de Buckingham. Très touchant le spectacle qui s'est renouvelé pendant la dernière journée autour du cercueil: toutes les heures les gardes s'y relevaient, en grand uniforme, le message renversé et la tête inclinée ressemblant dans leur immobilité à des statues.

A l'heure du service, un éclaironnage, semblait briser le profond silence régnant dans la salle, puis, comme automatiquement, les fonctionnaires étaient changés.

Trente mille hommes de troupe assisteront aux funérailles, et, chose curieuse, pas un de ces hommes ne verra le cortège, parce que tous baisseront la tête lorsque passera le cercueil. Sir Ernest Cassel est le dernier homme en dehors de la famille royale qui s'entretient avec le roi peu de temps avant sa mort; le roi l'avait fait venir à son chevet pour recevoir ses volontés dernières au sujet de son testament. On croit savoir qu'Edouard a laissé un testament dans lequel il lègue la plus grande partie de son avoir à la reine Alexandra. Edouard n'était pas riche; sa succession sera bien moindre que celle de sa mère. Le roi avait de nombreux amis personnels; il n'en a oublié aucun dans la disposition de ses biens. Sandrigan devient la propriété de la reine Alexandra; et il est entendu que les portraits et toutes les curiosités qui en font l'ornement appartiendront, à sa mort, à l'Etat.



LA COURSE DE LA COMÈTE HALLEY.

La ligne noire du 18 janvier au 18 mai, indique une partie de la course au-dessus de l'orbite terrestre. Périhélie, le point le plus rapproché du soleil. Le 18 mai, la comète sera entre le soleil et la terre, causant une éclipse solaire. Les autres points indiquent le passage de la comète sur les orbites des planètes. D'après le professeur Frédéric

Campbell, de l'Institut de Brooklyn, il n'y a aucun danger d'une rencontre de la terre avec la comète, le parcours de celle-ci est trop bien connu. Lorsqu'elle traversera l'orbite terrestre, elle sera à 15,000,000 de milles au-dessus et plus tard à 8,000,000 de milles au-dessous de la terre, et le noyau ne s'approchera pas de la terre de moins de 12,000,000 de milles.

Les débuts du Suffrage universel.

C'est au mois d'avril 1848 qu'en France le suffrage universel fit ses premières armes. Cette première épreuve se soutint d'un enthousiasme sans pareil. D'une part le fruit était nouveau, aussi tout le monde voulait en goûter. Il ne s'agissait plus alors des censitaires privilégiés, tout citoyen français était électeur. On avait simplement, d'ailleurs, à nommer "sept cent cinquante" députés.

Les électeurs ne se firent pas tirer par le forçat, on se précipita aux urnes. Tout le monde alla voter, et le nombre des votants fut, à un dixième près, le nombre des inscrits. Il n'y avait pas lieu alors à réclamer le vote obligatoire. Ce ne fut pas comme aujourd'hui, où l'indifférence des uns transforme le suffrage universel en suffrage restreint, alors que l'intrigue des autres en altère la sincérité.

Et les habitants des campagnes avaient alors un certain mérite à accomplir ce qu'on appelait le "devoir électoral", puisque le vote ne se faisait pas à la commune, mais au chef lieu de canton, éloigné parfois de pas mal de kilomètres. Chaque commune formant cortège s'y rendait, avec, en tête, tambour et drapeau escortant le maire sanglé dans son échec.

On était, alors, sous la loi du scrutin de liste et, dans chaque département, les électeurs avaient à voter pour une pluralité de noms calculés d'après la population du département. L'indemnité allouée aux élus était de "neuf mille" francs — on s'en est contenté pendant longtemps — ce qui représentait "vingt-cinq francs" par jour. Lorsqu'un voulait "blaguer" les députés, on les appelait les "vi-qi-cinq francs". Le vocable railleur fut si bien consacré que, lorsqu'en décembre 1851, le député Baudin alla se faire tuer sur une barricade, on prétend — ceci n'a d'ailleurs jamais été prouvé — qu'il prononça ces paroles: "Venez tous voir comment on meurt pour vingt-cinq francs!"

Dans les quinze jours qui précéderont le vote, les murs se barriolèrent d'affiches de toutes couleurs. Il y en eut, dans le nombre, de tout à fait étonnantes. La politique, il faut en convenir, engendre bien des folies.

Je sais un amateur qui a collectionné les affiches électorales de 1848. La lecture en est suggestive et curieuse.

A Paris les listes de candidats

étaient formées de noms disparates. Il y avait un peu de tout, et certains n'avaient guère raison de se trouver au voisinage de certains autres. C'était une variété singulière, une sorte de salmigondis d'autant plus compliqué que la liste pouvait comprendre treize cents noms.

Tout d'abord, figuraient en tête de la plupart des listes les noms des membres du gouvernement provisoire et de quelques aboutissants bombardés ministres: François Arago, Lamartine, Ledru-Rollin, Marie, Garnier-Pagès, Armand Marrast, Louis Blanc, Ferdinand Flocon, Albert (ouvrier), — ainsi qualifié — un pauvre diable assez obscur, destiné à représenter le prolétariat dans les combinaisons, — puis venaient à la suite quelques noms moins connus, ceux de Bastide, Buchez, Recurt, Pagnerre, le philosophe Pierre Leroux, le socialiste T. J. Proudhon.

Puis deux noms, absolument populaires, sur lesquels les bulletins tombèrent brusquement comme grêle, avec un ensemble admirable, et qui passèrent dans les premiers, ceux de Victor Hugo, déjà à l'aurora de l'apothéose, et du chansonnier Béranger, qui, d'ailleurs, n'avait pas posé sa candidature. Ce dernier fut élu à une immense majorité, ne sièges que peu de temps, donna sa démission et laissa de la politique, retourna, ainsi qu'un sage, à ses chansons.

A côté de ces noms si divers, j'en trouve d'autres encore, qu'on s'étonne de voir figurer sur les listes, ceux du défroncé Lanne, et, par opposition, du grand orateur chrétien le Dominicain Lacordaire.

Les gens de lettres, en assez grand nombre, tentèrent la fortune électorale, mais sans grand succès. Les plus illustres d'entre eux restèrent sur le carreau — il faut mettre à part Victor Hugo.

— Et je ne les vois guère représentés que par une espèce de fou, et l'un des plus infimes d'entre eux: Félix Pyat. Encore celui-ci dut surtout son élection à l'intervention des clubs et à la protection de la franc-maçonnerie, déjà puissante occulte.

Eugène Sue, l'auteur des "Mystères de Paris", fut, lui aussi, député de Paris, mais seulement à la législature suivante.

Dès le lendemain de la révolution de février des clubs s'étaient fondés, qui siégeaient en permanence. Ils furent les principales réunions électorales. L'un d'eux, 100 des moindres, celui de la "Fraternité universelle", inscrivit d'office le nom de Honoré de Balzac sur sa liste, en engageant à venir faire sa profession de foi à la tribune. "Balzac, un peu méfiant", se contenta d'écrire une lettre, en forme de circulaire, où il concluait par le vœu d'une "république puissante et sage".

Cette lettre fut insérée dans la plupart des journaux; elle parut incolorable et n'eut qu'un demi-succès, sa modération se perdant au milieu des diatribes révolutionnaires du moment.

Victor Hugo avait fait une admirable profession de foi, où il décrivait deux républiques, l'une, la sienne, disait-il, superbe, grande, généreuse — on ne l'a jamais connue! — l'autre, sectaire, scabine, infâme; et celle-là il la voulait combattre à tout jamais: Hamlet, prince de Danemark, plutôt débauché, disait: "Des mots! des mots! des mots!"

Puis imprudent que Balzac, se présentait au suffrage, affronta l'hydre électorale. Suivant l'exemple de Victor Hugo, il avait fait afficher une circulaire où il se présentait comme un benêt de l'humanité: "Les publications de ses romans, la représentation de ses pièces, disait-il, avaient fait vivre des milliers d'ouvriers, papetiers, brocheurs, relieurs, imprimeurs, fondeurs de caractères, comédiens, machinistes, costumiers, décorateurs...." Que sais-je?

Il voulait en développer le thème à la tribune, mais n'y récolta qu'un dédain, quelques épithètes plutôt fâcheuses, en compagnie de quelques trognons de choux. On le traita de "mail blanc", de "marquis de La Pailletterie" — son père, le général Du-mas, était le fils naturel du marquis de La Pailletterie, en ba'de à la Martinique, et de la mulâtresse Tiennette, et de "vieux blagueur", d'"aristocrate", et il dut quitter la tribune sous l'averse.

Balzac n'obtint que quelques centaines de voix et n'arriva pas au "mille". Il n'en éprouva que

peu de déception. Il sentait l'époque troublée, il prévoyait à bref délai l'explosion démagogique, et ne demandait qu'à disparaître. Il écrivit à son éditeur et ami, Ch. Gosselin, une lettre, pour lui demander quelques subsides, et le terminait ainsi: "Je sens que le volcan chauffe.... l'éruption ne saurait tarder.... J'aime mieux la voir de loin, et n'être pas là..." Il y fut quand même, et ne partit pour la Russie, que plusieurs semaines après la sinistre insurrection de juin.

Je ne sais pas si Balzac vota pour T. J. Proudhon, mais je puis affirmer que T. J. Proudhon ne vota pas pour Balzac; à quel qu'un qui lui demandait s'il avait donné son suffrage à l'auteur de la "Comédie Humaine", il répondit: "Je ne la pas de roman, et je ne connais pas une ligne de Balzac!"

Alexandre Dumas recueillit "deux cent vingt-six" voix; Paul Féval arriva à "quarante et une".... En revanche, Chateaubriand eut "treize voix".... Il est vrai qu'il ne les avait pas sollicités.

Cependant que Félix Pyat arriva en bon rang, avec plus de cent mille voix, et que le citoyen Patouillet, ouvrier opticien, qui se présentait comme "candidat des imbéciles" (sic) récolta une vingtaine de mille voix.... Ce qui prouve bien peu en temps de suffrage universel.

A la conquête du Pôle Sud.

Le capitaine Scott, dans une conférence à Bristol et présidée par le lord-maire, a exposé ses projets concernant sa prochaine expédition au pôle Sud. D'après de récents calculs, cette expédition coûterait 45,000 livres sterling, et il resterait à trouver environ encore 5,000 livres sterling. Au cours du meeting, les frères White ont offert au vaillant voyageur un monoplane ou un biplan complètement équipé.

M. White a suggéré cette idée que le chasseur qui fait partie de l'équipage du capitaine Scott, pourrait bien servir d'aviateur. Le capitaine Scott a répondu qu'il apprécierait hautement cet acte de générosité. Il a pensé que c'était là un problème dans lequel l'expédition ne devait pas s'engager, bien que les "possibilités" fussent très intéressantes.

UN BOURGEOIS

Le teigne Lajos Munczy, qui vient de mourir à Budapest, laisse une belle fortune: deux millions et demi. Il avait gagné tout cela, parait-il, à revendre — oui, à revendre! — les bijoux que les dames hongroises, éperdues et frémissantes, détachaient de leur cou, de leurs bras ou de leurs oreilles, pour les lancer sur le plateau que le teigne, avec un sourire quémandeur, pressait devant elles, après avoir arraché de son violon des sons veloutés comme des caresses ou des déshinants comme des sanglots....

Je ne puis m'empêcher de penser qu'Orphée, s'il revenait au monde, serait charmé de sans pratique de ce musicien hongrois. Aux accents de sa lyre, Orphée — qui fut, en quelque sorte, le premier teigne de l'antiquité — faisait pleurer jusqu'aux bêtes fauves: mais il ne les dépouillait pas de leurs fourrures.

Revendre le bijou qu'une admiratrice passionnée vous offre dans un élan de gratitude et d'enthousiasme! On voit bien là que Lajos Munczy n'attachait point plus d'importance qu'il ne sied au "prix du souvenir", et n'hésitait pas à lui préférer l'attrait des bank-notes. Somme toute

Les animaux malades de la peste.

Le lieutenant-colonel Buchanan, du service de santé des Indes, a écrit sur la prophylaxie de la peste un article qui est le plus bel hommage qu'on ait rendu au chat. Ayant vu de ses yeux trois graves épidémies, il a pu constater que, par sa seule présence, ce félin domestique met en fuite le microbe et détourne le fléau. Malgré les fugitifs qui s'y pressaient en foule, venant des villes voisines, le petit bourg d'Aïria, sur un milieu d'une région décimée, est demeuré indemne à cause du grand nombre de ses chats. Au village d'Asegaon, sur huit maisons qui bordent la même rue, sept ont pu échapper à toute contagion parce qu'elles avaient des chats; la huitième qui n'en avait pas, a perdu tous ses maîtres. Dans un district où la peste régnait, quatre villages comptaient respectivement 19, 55, 57 et 75 chats par centaine d'habitants. Trois de ces villages ont été épargnés; celui où le moyenne des chats d'attelage était de 19 pour 100 a eu 35 cas de peste, dont 5 seulement dans des maisons gardées par des matons, encore affirme-t-on que, de ces cinq malades, trois contractèrent la ville malade dont ils moururent et que, chez les deux autres, on trouva des rats morts, l'unique chat de la maison n'ayant pu suffire à les dévorer tous. Il est bien connu, en effet, que les rats sont en temps de peste, les grands agents de transmission. On s'étonnera peut-être que les chats qui les mangent ne servent pas eux-mêmes à propager le fléau; mais le lieutenant-colonel Buchanan assure qu'il a vu le précieux privilège de s'exposer au mal sans avoir à le craindre. Sujets à une peste chronique et atténuée, qui n'a d'autre effet que de leur gonfler les amygdales, ils sont comme vaccinés; ils ne peuvent ni contracter la peste aiguë, ni en transmettre la contagion. On ne saurait donc vivre trop entouré de chats. Les Égyptiens en avaient fait des animaux sacrés; les musulmans, les Indiens les entourent aujourd'hui encore d'une grande vénération. Le lieutenant-colonel nous conseille au moins un à toute personne soucieuse de sa santé. On a fait cette bête voluptueuse, réservée et distante une réputation d'égoïsme qui n'est pas justifiée. On la prend pour un parasite, parce qu'on la voit désagréablement assise à l'angle du foyer; elle en est le gardien tutélaire, le dieu domestique, le laïe, plus redoutable aux rats que le lard empoisonné.

LE TSAR ET LE PARIEUR.

On raconte qu'un jour de l'hiver dernier, l'empereur Nicolas de Russie, regardant par la fenêtre de son palais, aperçut un homme qui sautait de glacon en glacon et franchissait ainsi la Néva. Le souverain se le fit amener. Apprenant que ce tour de force était le résultat d'un pari, loin de le récompenser, comme celui-ci s'y attendait, il lui fit donner cinquante coups de bâton, disant que c'était de la folie de s'exposer ainsi sa vie sans nécessité. Le raisonnement était juste.

Ne méritent-ils pas un châtiement ceux qui risquent leur existence pour tenir un défi stupide, et ceux-là également qui posent à ce défi ou ne font rien pour l'empêcher?

Quelquefois, d'ailleurs, ces parieurs insensés sont victimes de leurs excentricités. Vous vous souvenez de cet ivrogne qui, récemment, ayant fait le pari de manger un chat "vivant" et le nez, les lèvres et les yeux arrachés par l'animal dont il s'était emparé. Il s'était assurément mieux fait de suivre l'exemple du fameux fondateur de la Bourse de Londres, Richard Whittington, qui dut à un chat d'avoir la vie sauve et d'immenses richesses.

Orphelin sans fortune, il s'embarqua comme mousse pour les Indes, ne possédant pour toute pacotille qu'un chat qu'il avait recréé des dots de la Tamise. Après quelques semaines d'une heureuse navigation survint une tempête qui jeta le navire sur les côtes d'une île peuplée de cannibales, mais ravagée par les rats de la plus pitoyable façon.

Sitôt que les naufragés eurent été amenés à terre, le premier mouvement du chat, en apercevant ses ennemis naturels, fut de s'élaner sur eux, à la grande joie des indigènes qui n'avaient jamais pu se débarrasser de ces animaux, aussi incommodes que sans-gêne.

A la suite de cette première hécatombe, qui fut suivie de beaucoup d'autres, et en reconnaissance de cet éminent service, les sauvages firent grâce de la broche à tout l'équipage. Richard fut nommé premier ministre. Quelques années après, prodigieusement enrichi par des libéralités de toute sorte, il revint à Londres, où il fut bientôt nommé lord-maire.

WHITE CITY.

C'est en présence d'un public nombreux que l'excellente troupe de la Boston Idea Opera Company a donné dimanche soir la première représentation des "Cloches de Corneville", la joie et toujours populaire opérette de Planquette.

Le personnage de Gaspard a été fort bien rendu par le comique William H. West, et cet artiste a recueilli des applaudissements mérités. Très bons aussi le baryton Sylvain Langlois et le ténor Arthur Burckley dans les rôles de Henri et de Jean Grenicheux.

Mlle Eleanor Jenkins, l'excellente soprano dont les succès depuis l'ouverture ne se comptent plus, a donné une excellente interprétation du rôle de Serpente, rôle qui lui convient à merveille. La direction n'a négligé aucun détail pour la mise en scène de cette opérette dont le succès ira sans doute en augmentant jusqu'à la fin de la semaine.

Vente du vapour "Margaret".

Le vapour "Margaret", cause du terrible accident survenu le printemps dernier à Mandeville, a été vendu aux enchères hier matin dans le Bâtiment de la Douane, par le marshal des Etats-Unis, M. Victor Lohse. Ce bâtiment a été acheté au prix de 9,600 dollars par M. C. J. Schramme, de New York, par l'intermédiaire de son représentant à la Nouvelle-Orléans, l'avocat Henry P. Dart.

Feuilleton - L'ABELLE DE LA N. O. - LES DRAMES DE LA VIE - Sanglante Richesse - PAR GEORGES SPITZMULLER - TROISIÈME PARTIE - INTRIGUE ET AMOUR - XXIV - LA CONFESSION - Suite. - Le vieux prêtre leva le doigt

au ciel et prononça: — Vous repentir... Prier... Réparer surtout. — Mais le mal que j'ai fait est irréparable. J'ai tué!... J'ai tué!... Réparer!... Ah! quel... rendre cette torture, n'est-ce pas? J'aurais dû la faire depuis longtemps... Mais rendre l'argent, c'était reconnaître mon crime, m'accuser moi-même et me livrer.... Et je m'égorgeais de l'atténuer, ou crime.... de l'oublier.... Je voulais mentir à ma conscience, me persuader à moi-même que ce n'était pas un vol.... J'avais en besoin de cet argent pour sauver mon honneur... pour préparer l'avenir de ma fille. — Mais une fois que la orise a été passée, que votre fortune a été refaite, il fallait rendre à la famille de votre victime. — Oui.... mais j'avais la passion, la honteuse passion de l'or.... Je ne voulais plus, toujours plus.... Je ne voulais pas distraire cinq cent mille francs de la fortune que j'étais.... Je n'étais jamais assez riche.... Je rêvais des millions, encore des millions.... Je ne voulais pas penser aux souffrances de ceux que j'avais dépouillés.... Ceux-là, je les détestais, parce qu'ils étaient le reproche vivant de mon crime.... Habitant une de mes maisons ils m'ont imploré pour attendre le paiement de leur loyer.... Sans pitié pour leurs larmes, je les ai chassés, eux dont j'avais pris le patrimoine....

—Allons, l'encouragez l'écclésiastique, dites-moi où il faut aller. Je sais un prêtre, un confesseur.... —Un confesseur.... C'est cela.... Vous restituez pour moi.... Mais mon nom, jamais! jamais! —Rassurez-vous.... —Jamais.... Vous me le promettez? —Oui. —Ah! merci! —Chez qui devrai-je aller? —Chez Mme.... de Vallombreuse. —De Vallombreuse? répéta le vieux prêtre en rappelant ses souvenirs. —C'est vrai, ce nom ne vous dit rien.... La famille de Vallombreuse est aujourd'hui la famille Vallon. —Et à l'église l'abbé Bernier.... —Oui.... Ils ont caché leur pauvreté et leur douleur.... qui rampaient à mes pieds.... Et moi, je les ai sollicités de mon luxe insolent fait de leurs larmes et teint du sang de leur père!... —Désolé, dit le curé de la Madeleine, demain j'irai voir la famille Vallon.... Je n'y trouverai que la jeune fille et sa mère.... Le fils, Philippe, est parti en Algérie.... —Je sais.... C'est moi qui lui ai fait obtenir une situation à-bas.... pour les éloigner tous.... pour ne pas avoir à Paris, si près de moi, le reproche de leur pré-

sence et de leurs souffrances.... J'ai été lâche.... —Ces dames, en effet, doivent partir bientôt pour aller rejoindre à Alger M. Philippe, leur frère, leur fils. —Vous arriverez à temps. Je serai chez vous demain matin.... Je vous remettrai cinq cent mille francs, puis les intérêts de puis le 9 avril 1871, pour la famille Vallon.... Et je vous verserai en même temps un million, comme je vous l'ai dit, pour les œuvres charitables de votre paroisse.... Ah! il me semble que j'ai un poids de moins sur la poitrine.... Connaissez-vous donc un peu de repos? —L'abbé Bernier partit, M. Charbillier soulagé par cette confession, s'enferma pour pleurer.... pleurer longtemps. XXV - LA RESTITUTION - Le lendemain, dans l'après-midi, l'abbé Bernier sonna à la porte de Mme de Vallombreuse, rue Lavoisier. Le digne prêtre était ému. —C'est qu'il allait accomplir une mission haute en s'employant à réparer, dans la mesure du possible, le crime dont il avait regretté et qui le troublait au. — Mais à cette émotion se mêlait une joie intime. —C'est qu'il était bien doux au curé de la Madeleine, à cet apô-

tre qui, depuis tant d'années, préférait le bien, de pouvoir apporter le bien à une famille malheureuse et de montrer à ceux qui souffrent que, quelle que soit l'infortune, il ne faut jamais désespérer. —Françoise vint ouvrir la porte: —Bonjour, monsieur le curé, dit-elle avec respect. —Bonjour, Françoise.... Mme Vallon est-elle chez elle? —Oui, monsieur le curé.... Mlle Geneviève aussi. —A merveille!.... Venez m'annoncer alors.... Et ajoutez qu'on se dépêche de me recevoir.... J'apporte une bonne nouvelle! —Oh! ce n'est pas cela qui fera "accélérer", comme dit Gardavaut. Ces dames sont tous jours heureuses de recevoir la visite de monsieur le curé. —Allez, Françoise. —La ménagère se hâta — quoi qu'elle en eût dit — de prévenir Mme de Vallombreuse et sa fille. —En attendant leur arrivée, l'abbé Bernier s'assit pour reprendre haleine. —Son curé battait vite dans sa poitrine. Il était un peu oppressé d'avoir monté tant d'étages, et le brave prêtre était impatient, aussi, d'accomplir sa mission. —Il sentait qu'il apportait ici de la joie. —Mme de Vallombreuse parut. Elle souriait, intriguée. Geneviève venait à sa suite, souriant aussi, mais

avec une ombre de tristesse dans les yeux. —On nous annonce de votre part une "bonne nouvelle", monsieur le curé, dit la veuve du général. Voilà deux mots auxquels nous sommes plus que habilités, ma fille et moi. —L'abbé Bernier, très ému, s'éclaircit la gorge et dit: —Mme de Vallombreuse.... commença-t-il, gravement. —La mère de Geneviève l'interrompit. —Quoi, vous savez?... —Je sais tout, reprit le digne prêtre. Je sais votre malheur, si fièrement, si courageusement supporté. Dieu se sert de moi aujourd'hui pour venir vous donner une réparation.... Je le bénis. —Une réparation?... Et Mme de Vallombreuse.... Hâlas!... —Oui, je vous comprends. Ce qu'on ne répare jamais, c'est la perte de l'homme tendrement aimé que vous pleurez toujours. Mais le meurtrier est bourrelé de remords, et.... —Le meurtrier?... Vous le connaissez?... Oh! parlez, monsieur l'abbé, parlez vite. —Hâlas! madame.... Je ne le puis.... C'est au prêtre que le coupable a dit son terrible secret. Et c'est au prêtre qu'il a confié la mission délicate de vous apporter les cinq cent mille francs volés au général de Vallombreuse. —La mère de Geneviève eut un